



**HAL**  
open science

# La scène du baiser maternel: Proust chez le poète italien Attilio Bertolucci

Yannick Gouchan

► **To cite this version:**

Yannick Gouchan. La scène du baiser maternel: Proust chez le poète italien Attilio Bertolucci. Bulletin Marcel Proust, 2003. hal-03887018

**HAL Id: hal-03887018**

**<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-03887018>**

Submitted on 6 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La scène du baiser maternel: Proust chez le poète italien Attilio Bertolucci

Yannick Gouchan

Attilio Bertolucci (1911-2000) est aujourd'hui considéré comme un des grands poètes italiens contemporains, même si l'un de ses deux fils cinéastes, Bernardo, reste le membre le plus connu de la famille. Figure culturelle de premier plan, Bertolucci fut un grand traducteur de la langue anglaise des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, mais on oublie parfois qu'il fut aussi un grand connaisseur de littérature française. C'est ainsi qu'il a traduit *La fille aux yeux d'or* de Balzac en 1946, puis le recueil *Les fleurs du mal*, dans une surprenante version en prose, en 1975. Baudelaire représente en effet l'une des deux grandes figures du panthéon littéraire bertoluccien, l'autre sera Marcel Proust. C'est à l'occasion d'un article pour le quotidien *La Repubblica* ("J'ai volé deux vers à Baudelaire"), que le poète italien déclare :

A la recherche de quelqu'un qui pourrait me justifier, je me suis soudain rappelé que l'autre auteur de toute ma vie, Marcel Proust, avait écrit en deux occasions différentes des pages inoubliables sur Baudelaire<sup>1</sup>

L'épisode biographique de la découverte de Proust par Bertolucci, décisif sur le plan personnel et littéraire, a été maintes fois évoqué dans plusieurs recueils d'entretiens : le jeune Attilio a quatorze ans, en 1925, et il passe les vacances de Toussaint avec ses parents à Venise. Il décide d'acquérir les deux volumes *N.R.F.* de *Du côté de chez Swann*, en vitrine à la librairie Treccani Tumminelli sur la place Saint Marc. C'est le début d'une passion qui durera toute la vie :

Je commençai à lire immédiatement, passionnément, même si je n'apprenais le français que depuis un an d'école. Mes parents n'arrivèrent pas à me déloger de ma chambre d'hôtel où, grand privilège, je pouvais me retirer. Venise et ses monuments ne m'intéressaient plus, mon seul désir était qu'on me laisse continuer à lire en paix cette histoire d'aubépines et de baisers maternels.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> L'article est aujourd'hui inclus dans le volume *Ho rubato due versi a Baudelaire*, Milano, Mondadori, 2000, p. 336.

<sup>2</sup> P. Lagazzi – A. Bertolucci, *All'improvviso ricordando (Conversazioni)*, Parma, Guanda, 1997.

Bertolucci poursuivra sa lecture avec les volumes des *Jeunes filles en fleurs* achetés lors d'un autre séjour, dans la ville thermale de Salsomaggiore, pour accompagner son grand-père en cure thermale au début des années Trente. Puis toute la *Recherche* sera lue assez rapidement au fur et à mesure de l'acquisition des volumes *N.R.F.* dans une librairie de Parme où il résidait. Aucune traduction intégrale de Proust n'existe en italien avant la fin de la seconde guerre mondiale, ce qui oblige Bertolucci, lycéen étudiant le français, à entrer dans la langue et l'univers proustiens de manière directe, sans le filtre d'une traduction. Ce rapport direct et sincère avec la *Recherche* l'enthousiasme au point de communiquer sa passion à l'un de ses meilleurs amis, le poète Vittorio Sereni, qui restera marqué par ces lectures juste avant de partir à la guerre, en 1941. Le plaisir de la lecture de *Recherche*, et la sensation d'avoir trouvé une sorte de compagnon littéraire conduisent Bertolucci à écrire plus d'une quinzaine d'articles sur Proust dans des journaux tels que *La Gazzetta di Parma* ou *La Repubblica*, ainsi que dans des revues littéraires, entre la fin des années quarante et la fin des années quatre-vingt-dix. Son intérêt se porte d'abord sur les lieux proustiens, comme Illiers, Cabourg, ou le Ritz, auxquels il consacrera un beau programme télévisuel pour la Rai en 1966. Ses autres articles concernent des hommages, des anniversaires proustiens, la traduction de la nouvelle *L'indifférent* en 1978, ou le recension d'essais italiens sur Proust. Bertolucci semble évoquer cette œuvre comme un passionné, sans jamais l'analyser véritablement, comme un critique. La parution d'un audiolivre chez Mondadori en 1976 intitulé *Per leggere Proust: le intermittenze del cuore* nous montre combien Bertolucci voulait communiquer le plaisir qu'il avait lui-même éprouvé à Venise en commentant de larges extraits de la *Recherche*.

Proust n'est pas un objet d'étude pour Bertolucci, ni même une source récurrente de citations, comme Baudelaire ; c'est une figure marquante de sa vie et de sa personnalité, avant de devenir une figure marquante dans son œuvre poétique la plus ambitieuse, *La Chambre (La camera da letto)*. C'est avant tout la nostalgie douloureuse de ce qui ne reviendra plus jamais, et avant tout la figure maternelle, qui rapproche les deux écrivains : "Proust avait avoué avoir écrit son grand livre 'pour que sa mère ne meure pas'. Moi aussi, j'ai voulu 'que ma mère ne meure pas'".<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Attilio Bertolucci *alla ricerca di Marcel Proust*, Torino, Nuova Eri, 1995, p. 30.

Dans l'œuvre poétique de Bertolucci, et surtout dans son roman en vers *La chambre* (publié entre 1984 et 1988, et partiellement traduit en français le même année), on trouve plusieurs thèmes et situations autobiographiques qui rappellent des épisodes proustiens comme l'excursion initiatique du protagoniste, appelé par l'initiale A., avec son frère dans la campagne parmesane pour retrouver les sources du canal Cinghio, à la lumière des promenades jusqu'aux sources de la Vivonne (le poème long *La cabane indienne*, 1951, le Chapitre XIV du roman en vers, *Voyage au pays des cigares*, et un poème postérieur, *Vers les sources du Cinghio*, développent aussi ce même épisode initiatique de l'enfance heureuse). Le séjour prolongé du jeune A. dans la ville thermale de Salsomaggiore au début des années Trente, pour accompagner son grand-père malade, nous replonge un moment dans le Balbec fin de siècle avec la grand-mère de Marcel. Au chapitre XV Bertolucci y évoque les mêmes mouvements du personnel affairé dans le Grand-Hôtel avant l'arrivée des curistes et les mêmes gesticulations d'une certaine micro-société bourgeoise. Mais la présence thématique la plus évidente de Proust dans *La Chambre*, et surtout la plus significative, reste l'évocation du baiser maternel. L'angoisse qui prend progressivement l'enfant éloigné de sa mère, par la durée d'une nuit ou bien par l'espace, est exprimée chez Bertolucci grâce au terme "ansia", qui pourra être traduit par inquiétude, anxiété ou angoisse, en établissant une hiérarchie entre ces trois états que décrit fréquemment le poète dans toute son oeuvre<sup>4</sup>. L'attente du baiser maternel, "viatique, attendu si fiévreusement", devient une source d'angoisse pour le petit A. de *La Chambre* aussi bien que pour le petit Jean Santeuil et pour le jeune Marcel :

Le moment d'aller se coucher était tous les jours pour Jean un moment véritablement tragique, et dont l'horreur vague était d'autant plus cruelle.

A Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et de ma grand-mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations. (...) Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit.<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> Pour une analyse du terme "ansia" chez Bertolucci : Y. Gouchan, *Temps, incertitude et écriture poétique : construction d'une durée textuelle dans le roman en vers d'Attilio Bertolucci*, thèse de doctorat, sous la direction de J.-C. Vegliante, Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 29-43.

<sup>5</sup> Respectivement *Jean Santeuil*, édition établie par P. Clarac avec la collaboration d'Y. Sandre, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1971, "Le baiser du soir", p. 205; puis *Du côté de chez Swann*, sous la direction de J.Y. Tadié, Paris, Gallimard-Quarto, 1999, p. 17 et 20.

Bertolucci reprend cet épisode autobiographique primordial dans l'origine profonde de son écriture, mais passé par le filtre des lectures proustiennes effectuées dès l'adolescence ; d'ailleurs une des sources probables du titre *La Chambre* se trouve dans ces lectures où la chambre à coucher devient le lieu des premières angoisses enfantines. Ainsi les chapitres VIII (*La chandelle et l'enfant*), IX (*Fabliau et promenade*) et X (*Comment naît l'angoisse*) de *La Chambre* sont marqués par l'évocation des moments chargés d'anxiété, peu à peu devenue angoisse, causés par la sensation d'être séparé de la mère. Le baiser providentiel ne fait qu'augmenter l'état d'angoisse car l'enfant a conscience d'une faute, d'un manque de courage, en même temps qu'une intuition pour son futur don d'écrivain. C'est un article de presse de Bertolucci sur la symbolique de la chambre à coucher qui va synthétiser l'analogie que l'on peut établir entre les deux personnages de la *Recherche* et de *La Chambre* ; le poète italien mélange sa propre expérience à celle de Marcel :

O double tintement 'timide, ovale et doré' de la cloche qui annonce Swann, et donc le retard du baiser maternel, donc la naissance de l'angoisse, donc la naissance de la poésie.<sup>6</sup>

L'enfant de *La Chambre* entend les voix des membres de sa famille toute proche, alors qu'il doit rester au lit pour s'endormir. Bertolucci exprime cette sensation par une idée d'irréversible séparation :

[...] au-delà de l'obscurité des escaliers  
et des couloirs, vers ce lieu où vibrent  
lumières et voix si proches, mais peut-être  
désormais hors d'atteinte. VIII, 233-236<sup>7</sup>

La chandelle devient le premier des éléments rassurants qui atténuent l'anxiété prête à se développer. Lorsque Proust écrit "Je vis dans la cage d'escalier la lumière projetée par la bougie de maman", le narrateur bertoluccien s'adresse à la mère du personnage de la manière suivante :

Puis il te semble que, les yeux clos et la respiration  
plus lente, il s'achemine où tu ne peux  
le suivre, alors, t'en allant,

---

<sup>6</sup> " In nome della sacra camera da letto", *La Repubblica*, 24 juin 1979.

<sup>7</sup> Nous utilisons pour toutes les citations du roman en vers de Bertolucci la traduction *La Chambre*, par M. Gallot, Verdier, Lagrasse, 1988.

c'est le moment de tenir haut la chandelle qui brûle  
assez loin de lui et renvoie  
sur ses paupières des soleils

VIII, 211-216

La projection de la lumière maternelle rassurante de cette comédie enfantine vespérale est par ailleurs reprise dans un poème de 1972, *Intérieur nocturne* dans *Vers les sources du Cinghio*, où l'auteur souligne la barrière inaccessible entre ombre et lumière, entre sa mère et lui ("Je reste dans l'obscurité, mais il y a / de la lumière dans l'autre pièce / ... Mais je ne peux plus te rejoindre"), comme Proust qui établit une analogie entre sa propre angoisse de la séparation et celle de Swann, amoureux d'Odette : "cette angoisse qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas, où l'on ne peut le rejoindre [...]".

Si *Jean Santeuil* parlait d'un "moment tragique et d'une horreur cruelle", Bertolucci parle aussi d'une véritable souffrance à l'intérieur d'une prison, liée essentiellement à la conscience du temps qui ne reviendra pas. Le coucher devient donc une tentative pour prolonger la durée, en restant éveillé le plus longtemps possible et à n'importe quel prix<sup>8</sup>. Les termes "anxiété" et "angoisse" sont employés de nombreuses fois par Proust dans les pages de *Swann* consacrées au moment du coucher<sup>9</sup> et aux conséquences de la demande insistante du baiser maternel. De la même manière Bertolucci accumule, au niveau sémantique, les états progressifs qui conduisent à l'angoisse dans le fondamental chapitre X, *Comment naît l'angoisse*, marqué par un crescendo de l'émotion de l'enfant qui attend derrière la fenêtre le retour de ses parents partis en ville pour la journée. Cependant lorsque les parents reviennent et que l'enfant se précipite vers sa mère, il éprouve une sorte de malaise qui gâche son soulagement, et lui fait prendre conscience d'une culpabilité qu'il analysera plus tard comme une source pour sa poésie. Le mouvement lexical de crescendo commence par les battements rapides du cœur ("le cœur battant la chamade", 29), puis se transforme en crainte face au retard des parents ("l'autre /

---

<sup>8</sup> "(...) les barreaux de cette prison où il dort / et où, éveillé, il a du plaisir, de la peine et ne veut pas / que ce temps se consume, muet / il le prolonge jusqu'à en être épuisé." Chapitre IX, v. 32-35, qui peut être rapproché du passage proustien "De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue." *Du côté de chez Swann*, cit., p. 20.

<sup>9</sup> "Aussitôt mon *anxiété* tomba; maintenant ce n'était plus comme tout à l'heure pour jusqu'à demain que j'avais quitté ma mère (...) L'*angoisse* que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait moqué (...) une *angoisse* semblable fut le tourment de longues années de sa vie (...) Mais je les reconnaissais bien à l'*angoisse* qui les [les fautes] précédait comme à la rigueur du châtiment qui les suivait" *Du côté de chez Swann*, cit., p. 33-34 et p. 36.

familial, terrible à présent par cet excès d’ombres et de silence”, 43-44), quatre vers plus loin le terme essentiel “ansia” est employé pour désigner un état d’anxiété accumulée depuis un certain temps. Un soulagement éphémère est offert par la contemplation de la salle à manger, réchauffée par le foyer de la cheminée et devenue rassurante par le souvenir des repas pris en famille ; mais “ansia” est repris encore une fois avec un sens d’intensification, car l’enfant commence à comprendre qu’il ne revivra peut-être plus jamais ces moments-là si ses parents ne reviennent pas. Comme chez Proust le personnage de *La Chambre* cherche un remède à son angoisse en imaginant le moment du baiser maternel : “[...] l’angoisse, à laquelle tu cherches un remède” v. 94, qui répond à “Tout à coup mon anxiété tomba, une félicité m’envahit comme quand un médicament puissant commence à agir et nous enlève une douleur”<sup>10</sup>. Au moment de l’arrivée des parents l’enfant s’empresse, comme Jean Santeuil, de goûter “longuement les joues tendres de sa mère” :

[...] devant  
la douce pâture des joues humides  
et fraîches de Maria, revenue. X, 100-102

Finalement le retour tant attendu, s’il calme l’angoisse, n’apporte pas le plaisir escompté (“Maria ne s’est pas aperçue de ta / légère répugnance, de ton embarras / en répondant à ses baisers (...)” v. 109-110), il engendre même l’impression d’une faute, mais l’enfant en gardera un souvenir indélébile qui lui fournira la matière de sa future poésie : “Ce sera la première fois, mais certainement pas la dernière, qu’un tel mal, ou privilège, le blessera et d’une certaine manière l’enrichira”<sup>11</sup>.

La lecture bertoluccienne de Proust établit donc un lien de cause à effet entre l’angoisse de la séparation, le baiser maternel réconfortant, la conscience de la faute qui rend l’enfant coupable, et bien plus tard la naissance de la vocation à l’écriture, à partir de cette scène. Le rapport entre la mère et l’enfant devient dans l’œuvre de Bertolucci un des motifs récurrents, car la figure maternelle est à la fois source d’angoisse et de réconfort, objet d’un amour ambigu, absolu et éternel (“un amour

---

<sup>10</sup> A propos du motif de la “remédiation” face à l’angoisse du temps qui s’écoule, voir notre thèse de doctorat, *Temps, incertitude et écriture poétique : construction d’une durée textuelle dans le roman en vers d’Attilio Bertolucci*, cit., p. 67-75.

<sup>11</sup> *Argumentum* du chapitre X, dans le volume des œuvres complètes de Bertolucci, *Opere*, a cura di G. Palli Baroni et P. Lagazzi, Milan, Mondadori, (I Meridiani), 1997.

qui jamais / ne trouvera de repos sur la terre.”, VIII, 209-210). Comme chez Proust l'écriture cherche aussi à faire revivre la mère, au-delà des contingences du temps mathématique, et Bertolucci avoue dans un poème dédié à la sienne:

C'est toi, [...]  
toi, l'origine de chaque névrose et de chaque angoisse qui me torture,  
et de cela je te remercie pour le temps passé, présent et futur.<sup>12</sup>

Bertolucci fait vivre à son personnage (tout en se rappelant sa propre vie, qui reste la matière essentielle de *La Chambre*, entre autobiographie et imagination) une angoisse du baiser maternel semblable à celle qui ouvre la *Recherche*.

Cela n'est qu'un des aspects de la présence de Proust dans la poésie de Bertolucci, et il faudrait notamment considérer la syntaxe de *La Chambre*, qui se construit sur des mouvements de dilatation, de digressions, d'épiphrases ou d'emboîtements, qui s'insinuent à l'intérieur de la métrique.

La réception de Proust par Bertolucci, journaliste littéraire et poète, peut donc commencer par ce moment crucial du baiser maternel, qui marque toute une vie d'homme et d'écrivain.

---

<sup>12</sup> *A sa mère qui s'appelait Maria, Dans un temps incertain*, 1955.